

A REBOURS

Journal fondé en les temps à venir - Numéro 10 - Paris - Décembre 1990

La fin du capitalisme passe par la fin de la simulation de sa puissance absolue.
La destruction directe de la démocratie par le vandalisme.

Il est frappant de constater à quel point les journalistes radicaux de cette nouvelle période se gargarisent avec le changement d'axe dans le maniement capitaliste du monde, à savoir le passage de la pseudo-opposition Est-Ouest à la pseudo-opposition Nord-Sud; à quel point ils s'engouffrent aussi joyeusement qu'inconsidérément dans la propagande de guerre, fût-elle pacifiste, et oublient si vite dans leurs papiers que c'est par la menace, par l'imminence intériorisée de la guerre et non pas par la guerre même que le capital a fait plier l'échine aux populations se trouvant des deux côtés de cette ligne imaginaire.

L'axe Nord-Sud, invention journalistique à l'usage des banquiers en mal de placements humanitaires, n'est pas moins imaginaire que la guerre froide ou la coexistence pacifique. L'unification de facto à laquelle le capital est en train de parvenir sous nos yeux supprime tout exutoire géographique déterminé aux mauvaises raisons de son empire.

Sa dernière tentative de création d'une menace identifiable a déjà eu lieu avec l'intégrisme islamique iranien. Mais aujourd'hui les seuls axes que le capitalisme connaisse sont ceux des fuseaux horaires dont il se veut la simultanéité. La réflexion du capital en lui-même le rend pour ainsi dire plus spirituel en l'obligeant à monter en première ligne. Sa lutte, sein Kampf, atteint pratiquement au quichottesque par la nature éthérée, intempetive et imprévisible de l'ennemi.

Un ennemi si évanescent qu'il ressemble diablement à ce prolétariat rageusement vaporisé par la puissance médiatique.

Comme le dit si bien Mickey : «L'ennemi de l'Amérique et du monde est l'instabilité.»

A quand le Cosio d'Arroscia du capital ?

La "crise du Golfe" est une véritable situation construite au sens que les situationnistes donnaient, seulement abstraitement et positivement, à cette notion. Cette libre construction d'une ambiance unitaire, par l'organisation collective du capital, à travers l'intégration consciente d'un jeu d'événements restés jusqu'à maintenant extérieurs à eux-mêmes - tantôt comme excroissances, tantôt comme résidus historiques archaïques - dans la longue phase conquérante par laquelle l'économie du travail est parvenue à s'emparer de tout geste générique du vivant et par laquelle le capital a réussi à imposer aux quatre points cardinaux sa nécessité interne comme une loi pratiquement naturelle grâce à l'autoconsommation immanente des gestes captifs des individus atomisés.

Le concept de spectacle est la description encore naïve, positive de la fin de cette phase conquérante où le capital se contemple lui-même, se réfléchit librement en lui-même mais où à son triomphe il ne manque que la conscience pour devenir une victoire définitive. Le concept de spectacle en tant que description positive (par l'échec pratique de ceux qui

majeur. Pousée par l'urgence d'une situation explosive, avec peu de moyens, essentiellement la télévision, par des montages macabres ou par trop grossiers, la Roumanie ne pouvait réussir une simulation totale de la révolution que sur un très court laps de temps.

Le temps, malgré tout, nécessaire pour en améliorer les effets et en raffiner les causes, en la dénonçant afin de l'intérioriser et de la sauvegarder.

Les moyens mis en branle dans l'affaire du Golfe sont autrement puissants. Il est vrai que les buts de la simulation en Roumanie ne consistaient qu'en la sauvegarde de la partie centrale du régime Ceaucescu aussi bien qu'en l'établissement du sens et des limites accordés provisoirement au programme «effondrement de l'Est». Alors que dans la «crise» dont celle du Golfe n'est que le brouillon il s'agit, à plus ou moins brève échéance, de l'établissement d'une reconnaissance encore inédite et autant universelle qu'unilatérale de la partie centrale de cette suprématie restée seulement théorique des formes technologiquement les plus sophistiquées de simulation de la vie; celles que le capital a réussi à construire et à faire accepter globalement

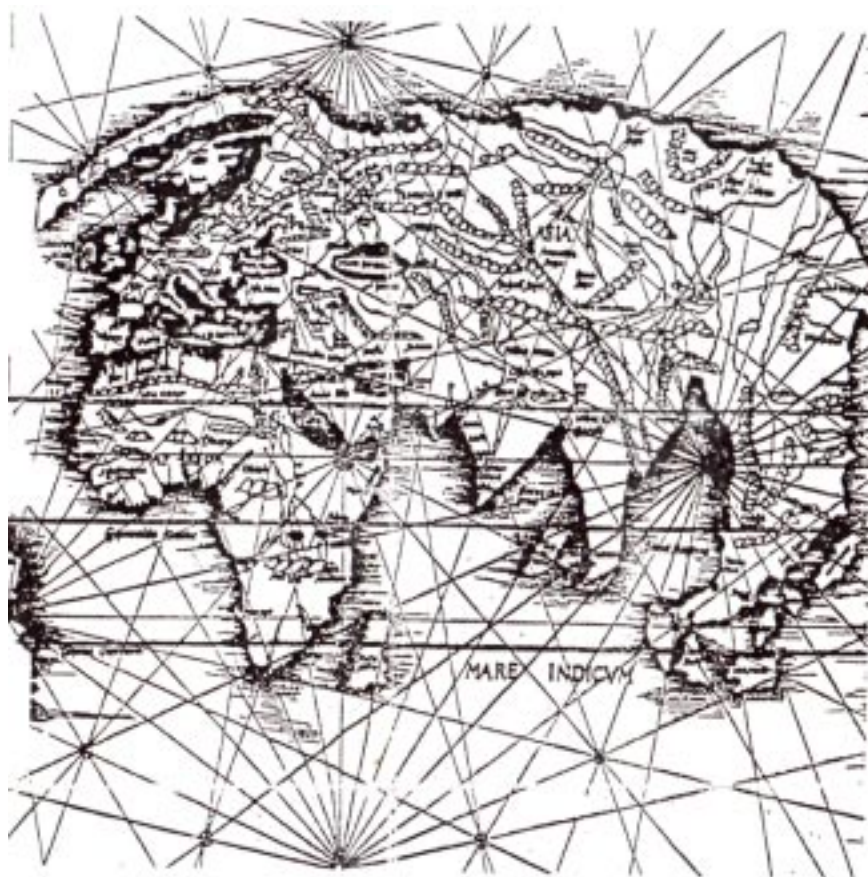
notamment en Occident.

Ici, l'allégeance et le crédit apparemment sans fond, au sens propre et figuré, dont bénéficie le capital ne semblent pas suffire au maintien du minimum vital de simulation. Ailleurs, il n'est pas menacé notablement dans ce principe, mais il l'est grandement par ses résultats; si le capital est, comme Allah, partout, il n'est divinisé ou consacré qu'en Occident, alors que le monde de la simulation, s'il ne semble véritablement réussi qu'en Occident, est déjà partout menacé.

Les lois de défense de l'Occident en préparation n'ont évidemment pas pour but la défense de l'Occident contre quelque Orient ou quelque ailleurs qui seraient en soi menaçants, mais la défense de l'Occident contre l'effondrement de ce monde de la simulation dont il se veut le gestionnaire et par rapport auquel l'effondrement à l'Est n'est qu'un prélude. L'affaire

du Golfe n'est, dans ce sens, que la première partie d'un «coup du monde», encore inavouable, destiné à plus ou moins court terme à l'instauration d'une sorte de «gouvernement collégial» de la planète capable d'agir militairement, directement et rapidement partout où l'«instabilité» vient réfuter ce faux monde. Enfin un monde sans frontières!

La concurrence acharnée en Allah et la marchandise pour la conquête totale des cœurs arabes recouvre d'un voile tenace la réalité des contradictions de la région en se présentant comme une lutte insoluble entre deux principes absolus mais dont l'aboutissement concret de leur syncrétisme politique, c'est-à-dire l'Etat islamique monarchique ou républicain, est cette persistante illusion générale de



portaient la critique sociale sur cette base) de l'inconscience du capital et en tant que savoir réel resté sans emploi se présente par là même comme la conscience du capital à laquelle celui-ci est acculé pour la défense stratégique de son monde en tant que tel. Ce premier acte qui vient de s'achever dans le Golfe est celui du capital devenu conscient, du capital devenu situationniste - ce que nous appelons la simulation technologique consciente de la vie.

Avec la Roumanie nous avons connu, il y a peu, une simulation presque parfaite de la révolution moderne à l'échelle de tout un pays, le maniement maquiavélique en temps réel de tous les ingrédients médiatiques servant à l'esbroufe d'un événement

l'existence d'une nation arabe. C'est du maintien de cette simulation grotesque d'une "vie communautaire" que dépend la stabilité non seulement de cette région mais celle de la planète entière. Le problème palestinien est la parfaite matérialisation de cette illusion et la position du conflit israélo-arabe sur une base expressément insoluble.

Les théocraties islamiques, monarchiques ou républicaines du monde arabe ont géré séparément et diversement jusqu'à maintenant l'intégration de leurs zones au marché capitaliste international, notamment à travers une spécialisation effrénée dans la production pétrolière qui est devenue ainsi pratiquement la seule base matérielle de leur domination locale en même temps que la forme de leur dépendance totale vis-à-vis de l'Occident, notamment aussi à travers la gestion spirituelle des apories du conflit israélo-arabe, apories qui représentent une sorte d'unification négative du monde arabe sur la base d'une acceptation progressive mais finalement totale des accords de Balfour et dont la lutte nationaliste des Palestiniens pour la création d'un Etat est la parfaite illustration.

L'existence du conflit israélo-arabe dans sa variante palestinienne est la réduction nationaliste d'un conflit au fond théologique que le monde arabe par son intégration même au marché international ne peut pas assumer en ces termes.

Les différents niveaux et formes d'objectivation sociale et historique que les trois grandes religions monothéistes, issues d'un tronc mythologique commun, ont atteint à notre époque définissent par les motifs mêmes de leur concurrence (positive ou négative) une véritable division internationale de l'aliénation religieuse.

Chaque monothéisme a développé séparément, comme la médiation figée des deux autres, l'un des trois contenus universaux dont la religion est effectivement l'aliénation, à savoir : l'individu, le genre et la nature de leur relation. Le judaïsme n'est parvenu à la communauté que par l'Etat dont il est devenu indissociable; l'islam n'est parvenu à cette relation que par la langue arabe dont il est aussi indissociable; quant au christianisme, il n'est parvenu à l'individu que par la marchandise dont il est tout autant indissociable.

La réussite du capital symbolique chrétien comme capital tout court n'est pas comparable avec l'insuccès de la langue comme objectivation du capital symbolique de l'islam et avec l'insuccès de l'Etat théocratique comme objectivation du capital symbolique du judaïsme. Il est vrai que l'islam acceptait le commerce mais interdisait l'usure, que le judaïsme ramenait celui-là à celui-ci, et que le christianisme donna une justification céleste à la systématisation de l'un et de l'autre.

Ce triple développement religieux de la «question du monde» est parvenu à sa formulation unitaire dans l'œcuménisme de la marchandise dont les vapeurs apocalyptiques sont aujourd'hui perceptibles partout.

La marchandise, en s'emparant de la langue comme elle s'est emparée de l'Etat, concentre en elle les trois moments que le monothéisme développa séparément et peut enfin prétendre à

une simulation totale de la vie. En elle l'Etat s'élève à la communauté et la langue à l'identité générique de l'individu.

Comme elle vit exclusivement d'un individu sans genre ni relation qu'elle étouffe de tout son cul, elle ne peut progresser dans cette asphyxie qu'en faisant de celui-ci le centre de la simulation de l'un et de l'autre.

Les théocraties islamiques du monde arabe sont aux prises avec une contestation "fondamentaliste" de leurs populations respectives dont les bases de survie essentiellement agricole ont été grandement bouleversées par la logique d'une monoproduction pétrolière effrénée depuis notamment les "électro-chocs pétroliers". Il est difficile de déterminer à l'heure actuelle si c'est l'islamisme intégriste qui devient contestataire ou si c'est la contestation intégrale de l'Etat islamique, comme celle que l'Algérie nous laissa apercevoir en 1988, qui devient islamique, mais il est certain que pour les Etats islamiques menacés de l'intérieur il est de toute première urgence de maintenir et de renforcer le caractère islamique de la contestation en exacerbant au besoin ses aspects messianiques ou apocalyptiques afin de dégager leurs propres responsabilités par la désignation d'un ennemi extérieur, en l'occurrence les Occidentaux.

C'est l'impuissance de la religion islamique à intégrer, canaliser, centraliser, représenter l'opposition face aux prérogatives que le règne de la marchandise fait valoir à travers les Etats islamiques mêmes, ce qui pousse son clergé et ses chefs politiques et militaires à brandir le spectre malfichu d'une guerre sainte dont ils ont, les premiers, tout à redouter. La gestion islamique des impératifs du capital dans la région est acculée à se draper d'un intégrisme plus ou moins saillant dans la mesure où la critique fondamen-



La simulation conceptuelle de la réalité

Le principal «défaut» du concept de spectacle résulte de sa prétention à être la description du véritable fonctionnement de la société dont simultanément il affirme être l'essence. C'est sa propre réalité tautologique que ce concept déduit et voit partout dans la société. Il est donc juge et partie dans son propre cénacle et se présente d'emblée comme le véridique discours que le monde, tel qu'il est, tient sur lui-même.

C'est là, aussi, le secret de sa réussite.

Comme réalité d'abord seulement conceptuelle, il est lui-même cette unité qui réunit le séparé en tant que séparé, et dans cette première abstraction il ressemble, comme à lui-même, au mouvement autonome du non-vivant.

Le livre de Debord décrit donc non pas la société mais le concept de spectacle dont il affirme la réalité. Par là la critique de la société s'est dégradée en critique du spectacle; la critique sociale comme «tête de la passion» est devenue seulement une passion de la tête. Ceci correspond à une autonomisation de la conscience sous la forme théorique proportionnelle à l'affranchissement pratique de la marchandise. Dans cette «séparation» de la conscience et de la marchandise, le concept de spectacle se présente comme leur unité, comme leur conscience de soi.

Le concept de spectacle est devenu le centre spirituel de la simulation capitaliste de la vie et, du coup, la critique de la société du «spectacle» n'est que la sous-préfecture esthétique du monde de la simulation.